Document généré le 19 avr. 2024 16:44

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Quelle place pour la relève?

Raymond Bertin

Volume 25, numéro 2, automne 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11870ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertin, R. (2002). Quelle place pour la relève? *Lurelu*, *25*(2), 87–89.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Quelle place pour la relève?

Raymond Bertin

Après avoir tenu en octobre 2001 une rencontre sur l'avenir du théâtre destiné au public adolescent (voir la chronique Théâtre dans *Lurelu*, vol. 24, n° 3, hiver 2002), la Maison Théâtre organisait en mars dernier, en collaboration avec le CEAD et l'Option-Théâtre du collège Lionel-Groulx, un «Rendez-vous Relève» pour discuter de la problématique de la relève en théâtre jeunes publics. Épineuse question car la plupart des compagnies de théâtre se consacrant à cette clientèle ont vu le jour dans les années 70, lui ont donné ses lettres de noblesse en élevant le niveau de qualité artistique et en développant des réseaux de diffusion qui dépassent largement les frontières du Québec. Pas étonnant que la majorité de ces créateurs vivent aujourd'hui un essoufflement. Si on considère l'absence quasi totale de compagnies émergentes et les nombreux obstacles à surmonter pour les jeunes qui veulent s'y lancer, la relève en théâtre jeunes publics paraît loin d'être assurée.

Au programme de la rencontre : une table ronde réunissant un auteur, les représentants de deux compagnies, une «vieille» et une «jeune», un subventionneur, et deux jeunes à l'origine de projets audacieux en cinéma et en arts visuels. À l'ordre du jour, de (trop) nombreux thèmes : les auteurs en théâtre jeunes publics, le financement des nouvelles compagnies, la formation et la sensibilisation au théâtre jeunes publics, la place de la relève, la diffusion, l'ouverture à d'autres disciplines... En soirée, les participants étaient conviés à une représentation de *Léa-Pu deSonlaté*, d'Olivier Choinière, texte gagnant du concours *Le théâtre jeune public et la relève 2001-2002*, monté par les finissants de l'Option-Théâtre du collège Lionel-Groulx.

Conflit de générations

D'entrée de jeu, après un mot de bienvenue, l'animateur Jean Fugère donna la parole à Olivier Choinière, diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre en 1996, auteur de plusieurs textes, dont *Le Bain des Raines, Les Trains ou J'entends grincer le vent sur les échangeurs d'air, La Légende du manuel sacré, Autodafé, bûcher historique en cinq actes* et *Le Soldat de bois*. Jeune auteur, donc; *Léa-Pu deSonlaté* est son premier texte s'adressant aux enfants. Une œuvre étonnante, innovatrice. «Avant que ça me soit proposé, dira-t-il d'emblée, je n'avais pas pensé écrire pour le jeune public. La relève, ça veut dire quoi? Remplacer une équipe par une autre, plus jeune, qui poursuivra le travail? Est-ce que je désire poursuivre ou couper avec certains acquis? Si je poursuis, le chemin est déjà tracé et je sais où je m'en vais. N'y a-t-il pas la nécessité pour une jeune génération de couper avec le passé et d'inventer, de créer autre chose?»

Marianne Moisan, comédienne diplômée du collège Lionel-Groulx en 1999, se souvient que le théâtre jeunes publics «ne faisait pas partie des préoccupations, ou des priorités, de [sa] classe de finissants». Après des expériences en théâtre pour adultes et en télévision, notamment dans *Radio Enfer, Deux frères* et *Watatatow*, elle passe au théâtre jeunes publics et fonde le Théâtre des Trois Petits Points. «Des tabous se défont tranquillement. Jouer à la télévision a été longtemps vu comme une forme de prostitution par les puristes. Quant au théâtre jeunes publics, on disait : c'est facile, on fait ça en attendant.»

Un peu piqué par ce qu'il entend, le cofondateur du Théâtre de l'Œil, le metteur en scène André Laliberté, s'insurge : «Je suis sidéré de voir l'ignorance des finissants des écoles sur ce que nous faisons. Ça fait trente ans qu'on est là! Le théâtre jeunes publics est l'un des employeurs les plus importants pour des comédiens qui sortent des écoles et ils l'ignorent. Quand je suis allé rencontrer les finissants de certaines écoles de théâtre, comme ceux du Conservatoire qui découvraient le b-a ba de la marionnette, j'ai senti une méconnaissance et carrément un mépris pour ce que nous faisons.»

Marianne Moisan acquiesce : «Oui, quand j'ai présenté un projet de théâtre pour enfants à ma classe de finissants, j'ai constaté la surprise et l'ignorance. Peut-être pas le mépris... Avec le Théâtre des Trois Petits Points, nous avons créé un spectacle, que nous avons joué... trois fois. On ne sait pas par quelle porte entrer pour diffuser notre travail. Quant à moi, je ressens encore la passion mais aussi un léger découragement, parce qu'il faut se battre contre une machine très lourde. Je pense à l'Union des artistes, qui nous protège en tant que comédiens, mais nous met des bâtons dans les roues quand on est producteurs. Des clauses des contrats, sur le nombre de représentations par exemple, sont impossibles à respecter pour nous. Il manque un volet à l'UDA : le théâtre autogéré. À l'Union, on m'a dit : vous êtes plusieurs à venir nous le dire dans le bureau et personne ne se présente à l'assemblée générale pour en parler. Avec les subventions refusées, la difficile recherche de commandites et d'argent privé, pas étonnant que plusieurs baissent les bras.»

Jean Fortin, agent de programmes au Service du théâtre du Conseil des Arts du Canada, reconnaît cette lourdeur : «C'est plus compliqué de fonder une compagnie aujourd'hui qu'il y a quinze ans.» Faisant le tour des programmes de son organisme, il explique que, dans le volet «nouveaux venus» du CAC, une vingtaine de projets, toutes catégories confondues, seront financés,

sur trente ou quarante qui auront été déposés. «Le théâtre jeunes publics est relativement bien servi par rapport aux autres secteurs, dit-il, mais il n'y a peut-être pas assez de demandes qui nous sont adressées.» Seuls deux ou trois projets parmi ceux qui sont déposés seraient en théâtre jeunes publics, pourtant l'une des «priorités stratégiques» du Conseil, avec les autochtones et les communautés culturelles. Avis aux intéressés...

Des exemples de réussite

Parmi les participants à la table ronde, Xuân-Huy Nguyen, diplômé en Beaux-Arts de l'Université Concordia en 1996, consacre ses énergies à la recherche de financement pour produire des événements en arts visuels pour les artistes de la relève. Il prépare en ce moment la seconde édition de *L'Art qui fait boum! — la Triennale de la relève québécoise en arts* qui aura lieu au Marché Bonsecours au printemps 2003. Il constate le découragement ambiant : «La majorité des créateurs ont plus de *fun* à écrire et à créer qu'à faire des demandes de subventions. Il faut donc s'entourer de gens qui peuvent le faire. Est-ce la faute des autres si mon projet ne marche pas? Souvent il n'y a pas de coupable, mais tout le monde est responsable. Le Théâtre de l'Œil a-t-il tout fait pour se faire connaître des jeunes des écoles? Quand on monte un projet créateur, c'est que la réalité ne nous satisfait pas. Il faut défoncer des portes, se battre, se tourner vers le secteur privé. *L'Art qui fait boum!* trouve la moitié de son financement dans le privé.»

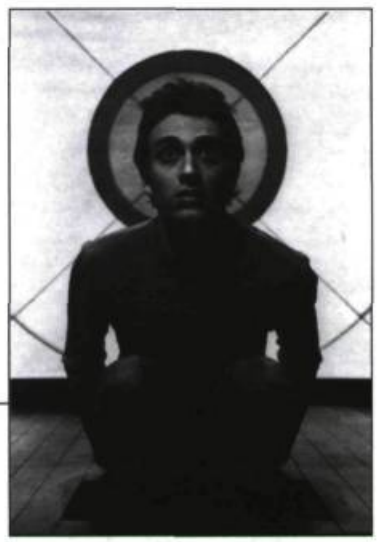
Christian Laurence, réalisateur et scénariste, a fondé Kino en 1999, un lieu d'échange et de diffusion pour les artistes du cinéma et de la vidéo. «On est trop nombreux à vouloir créer pour le public que nous avons au Québec, lance-t-il. Créer n'est pas difficile, c'est la diffusion qui l'est.» Kino organise des projections de films de la relève une fois par mois. «La mensualité suscite un engouement; l'événement nous a permis de former un réseau de réalisateurs, et maintenant de comédiens, et sert de lien entre les finissants en cinéma et le milieu professionnel. C'est un laboratoire où on peut pratiquer son art. Mais liberté et argent, ça ne va pas ensemble au Québec. Chez Kino, on doit remplir des contrats payants ailleurs pour pouvoir faire nos films, pour se payer le luxe de la création libre.»

Après que chacun s'est exprimé, la discussion se poursuit avec les gens dans la salle. Parmi eux, Jéricho Jeudi, de Kino, suggère que le gouvernement devrait inciter davantage les écoles à la fréquentation des arts. «Au Québec, l'art s'est fait manger par l'argent, déplore-t-il; l'art qui ne se vend pas est suspecté d'être mauvais.» Suzanne Lebeau, figure majeure de la dramaturgie pour jeunes publics, exprime son inquiétude. «Il y a une telle méconnaissance du théâtre jeunes publics. On dit "théâtre pour enfants", mais il faut poser la question de l'art par rapport aux enfants. J'enseigne à l'École nationale de théâtre, qui travaille depuis treize ans à former de jeunes auteurs, qui ont TOUS écrit pour le jeune public. Le milieu, d'après moi, est au bord de l'asphyxie. Nombre de jeunes compagnies de théâtre pour adultes poussent et, pendant ce temps, en jeune public, une compagnie meurt et n'est jamais remplacée. Je suis jouée partout dans le monde, et, pour une année, je ne touche que quinze mille dollars en droits d'auteur. Même après trente ans, quatre-vingt-dix pour cent de mon temps est bouffé par la paperasserie, l'argumentation. Plus la structure est grosse, pire c'est. Ça demande beaucoup de patience.» Et de passion...

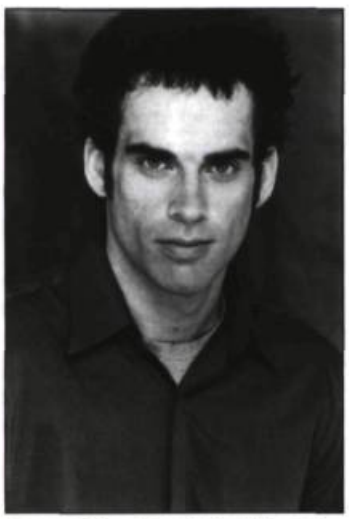
Une relève qui pousse

«La relève est là, mais elle est étouffée», lance Marianne Moisan, reprenant l'image de l'asphyxie. Ce à quoi ajoute Sylvain Massé, comédien, fondateur du Théâtre Motus : «Oui, des compagnies s'en viennent. Elles doivent se tourner vers les institutions, et les troupes et compagnies institutionnalisées pour trouver du soutien, et celles qui veulent une relève, parmi ces institutions, sont déjà en mouvement. En tant que jeune créateur, je ne veux pas m'arrimer à une compagnie existante, ni être un clone. On ne peut pas dissocier relève et risque. Mais la survie du théâtre jeunes publics va passer par la générosité des institutions existantes.» Parmi celles-ci, la Maison Théâtre pourrait envisager un banc d'essai pour les jeunes compagnies. Anne-Marie Théroux, cofondatrice du Théâtre en l'air, renchérit : «J'aimerais ça, après dix ans de spectacles, avoir ma compagnie et être de calibre avec les autres...» Mais pour présenter un travail de qualité équivalente aux meilleures productions jeunes publics, une jeune compagnie nécessiterait des moyens beaucoup plus importants que ceux qui lui sont actuellement accessibles.

Des pistes de solution sont envisagées en conclusion. Les participants souhaitent que l'aide aux jeunes compagnies soit bonifiée, que les écoles de théâtre fassent une vraie place au théâtre jeunes publics, que les milieux scolaires trouvent les moyens d'augmenter la fréquentation. On mise sur une plus grande concertation des créateurs, en élargissant notamment les réseaux interdisciplinaires. On favorise la recherche d'argent privé, et des modifications aux contrats de l'UDA. Beaucoup de pain sur la planche...



Benoît McGinnis dans «Ultimatum».
(photo : Simon Ménard)



Le comédien Pascal Auclair, porte-parole des Zurbains 2002-2003.

Le Théâtre Le Clou a profité de la présentation de la nouvelle édition des *Zurbains*, en mai dernier à la salle Fred-Barry, pour lancer son concours annuel d'écriture de contes urbains, auprès des élèves du secondaire des régions de Montréal et de Québec. Le Clou et ses partenaires, le Théâtre Denise-Pelletier (Montréal) et Les Gros Becs (Québec), lancent un appel aux élèves et aux enseignants pour qu'un plus grand nombre de jeunes participent à l'écriture de contes urbains. Depuis six ans, ce concours fournit une occasion de révéler le talent de jeunes auteurs en herbe. Afin que davantage d'écoles prennent part au concours, Le Clou a engagé le comédien Pascal Auclair comme porte-parole. Les enseignants sont conviés à faire participer leurs élèves à ce concours de créativité, une expérience très formatrice.

Les écoles intéressées sont invitées à se procurer «La Trousse du conteur urbain» en communiquant avec Valérie Bourdua, au Théâtre Le Clou (514) 596-1616, Sylvie Bellemare, au Théâtre Denise-Pelletier (514) 253-9095, poste 22, ou avec Sylvie Ouellet, Les Gros Becs, (418) 522-7880.

Daniel Sernine

Les jeunes auteurs de la région de Montréal, Laurence Lamy, Jean-François Chagnon, Louis-Philippe Lapicerella, avec le metteur en scène Benoît Vermeulen, une heure avant la première du 2 mai.
(photo : Daniel Sernine)

Pierre Rousseau, directeur artistique du Théâtre Denise-Pelletier, avec Laurence Lamy.
(photo : Daniel Sernine)

Pierre Limoges dans «Le chasseur invertébré».
(photo : Simon Ménard)